

resses sans fin que M. Dagneau arrêta doucement en passant une main amicale sur la tête de son chien, en disant :

— Grand sot ! Toujours pressé !

Mais par les beaux et grands jours de l'été, deux ou trois fois la semaine, M. Dagneau passait la journée entière à la pêche. Sur les bords de la Maine poissonneuse, il choisissait un bon endroit à l'ombre d'un grand arbre dont les premières branches étaient assez élevées pour ne pas gêner le maniement des grandes gaules. Tout le temps que son maître restait là attentif à surveiller les flotteurs peints en rouge, sur lesquels venaient se poser les légères libellules, Mastic restait couché près de lui, le museau entre ses pattes de devant, patient comme son maître, bougeant tout juste pour happer une mouche bourdonnante et importune.

Mais un jour de l'année dernière au temps de l'équinoxe d'automne, M. Dagneau ne se sentit pas bien et dut s'aliter.

Pour Mastic, malgré la vieille Marie Chaput, il ne restait guère couché sur la paille de sa niche ; la tête basse, la queue trainante, il revenait à chaque instant flairer la porte de la chambre où souffrait son maître. Il se couchait devant, dans son attendrissant entêtement de bonne bête, il n'en parlait que rudoyé par la vieille servante. Il avait perdu tout appétit, et ses yeux chargés de tristesse, étaient embués de larmes.

La maladie de M. Dagneau—une bronchite—empira. Le pauvre homme de plus en plus faible, un peu avant la définitive agonie, demanda à voir son chien. Entre le vieillard et le fidèle animal, ce fut comme deux douleurs se pénétrant l'une et l'autre. M. Daigneau fit promettre plusieurs fois à Marie Chaput d'être toujours bonne pour Mastic. Le soir, vers 6 heures, il expirait. Derrière la porte, Mastic hurlait lamentablement ; la vieille domestique dut le faire passer dans le jardin où sa plainte douloureuse traîna lente et sans fin.

Le lendemain, au soir, M. Dagneau fut porté en terre sur les épaules de six voisins. A la nuit tombée, une nuit froide, venteuse et pluvieuse, la vieille Marie Chaput, dans la maison plus grande, ne vit pas Mastic. Elle l'appela, le chercha partout, dans le bourg, mais en vain.

Le lendemain matin, après son déjeuner matinal, elle se rendit au cimetière porter des fleurs

sur la tombe de son cher patron défunt. Elle y trouva Mastic boueux, couché en travers du petit monticule de terre sous lequel reposait son maître. Elle eut toutes les peines du monde à le ramener avec elle à la maison.

Et depuis, tous les jours, si la porte du cimetière est ouverte, le chien fidèle entre dans ce domaine de l'éternel repos et va se coucher sur la pierre sous laquelle dort celui qui fut son maître et qu'il n'oublie pas. A la nuit noire il revient à la maison, mais lentement, comme appesanti par une peine bien lourde pour lui à porter. Dites-moi, la douleur des bêtes n'est-elle pas souvent bien humaine ?

Emile FOURGEAUD

Trois types

Le *Catholic Register*, de Toronto, fait la description suivante de trois types différents de catholiques. Elle ne manque pas de saveur ni d'intérêt.

“ Et d'abord le “ catholique à gros grain ” (*half-hearted*), qui est un type familier. Il appartient à la classe de ceux qui adoptent comme devise : “ Débarrassons-nous en le plus tôt possible. ” Ces gens-là expédient fort vivement leur prière du matin et du soir ; vont à la messe hâtive, le dimanche, et tâchent d'éviter qu'il y ait un sermon. Si, par hasard, ils s'arrangent pour entendre la parole de Dieu, ils n'ont rien de plus pressé que de critiquer le prédicateur, son genre d'éloquence et même la doctrine qu'il annonce. Pour toute lecture spirituelle, ils n'ont que du dégoût. Ce dont ils font leurs délices, ce sont les livres qui, sans être encore formellement défendus par l'Église, constituent un réel danger pour leur foi catholique.

Les catholiques “ à gros grains ” ont de singulières idées sur la vocation. C'est parmi eux qu'on trouve les parents qui ne redoutent rien tant que d'entendre leurs enfants leur annoncer qu'ils ont une vocation religieuse. De tels parents feront tous leurs efforts, et parfois réussissent, pour éteindre cette étincelle du feu divin. Ils s'en rassurent avec ce dicton de l'esprit mondain : “ Pourquoi ne pas chercher quelque chose de plus payant ? ” Ils se refusent à